

Lev Grossman

LES  
MAGICIENS

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR JEAN-DANIEL BRÈQUE

L'ATALANTE  
Nantes

*À Lily.*

Je briserai ma baguette, je l'enfouirai  
À plusieurs coudées dans le sein de la terre  
Et plus profond que jamais sonde ne parvint  
Je noierai ce mien livre !

William SHAKESPEARE, *La Tempête*, V, 1,  
traduction de Pierre Leyris.

[www.christopherplover.fr](http://www.christopherplover.fr)  
[www.brakebills.fr](http://www.brakebills.fr)

## LIVRE PREMIER



## BROOKLYN

QUENTIN fit un tour de magie. Nul ne le remarqua.

Ils marchaient ensemble sur un trottoir inégal et glacé : James, Julia et Quentin. James et Julia se tenaient par la main. Ainsi en allait-il désormais. Comme le trottoir n'était pas très large, Quentin avançait à la traîne tel un enfant boudeur. Il aurait préféré être seul avec Julia, voire seul tout court, mais on ne peut pas tout avoir. Du moins l'immense majorité des preuves disponibles le confortait dans cette conclusion.

— Okay ! fit James par-dessus son épaule. Q. Parlons stratégie.

James semblait doué d'un sixième sens qui l'alertait dès que Quentin commençait à déprimer. Quentin entamerait son entretien dans sept minutes. Ensuite viendrait le tour de James.

— Une poignée de main ferme. Un regard franc et attentif. Et dès qu'il se sent à l'aise, tu l'assomes avec une chaise, je décrypte son mot de passe et j'envoie un courriel à Princeton.

— Contente-toi d'être toi-même, Q, conseilla Julia.

Ses cheveux noirs ramenés en arrière retombaient par vagues. Qu'elle soit gentille avec lui ne faisait qu'aggraver la situation.

— C'est bien ce que j'ai dit, non ? lança James.

Quentin refit son tour de magie. C'était un petit tour de passe-passe à une main, avec une pièce de cinq *cents*. Mais il l'effectuait dans la poche de son manteau afin que personne ne le voie. Il recommença, puis le fit à l'envers.

— Je devine déjà son mot de passe, reprit James. *Motdepasse*.

Incroyable, quand même, le temps qu'ils avaient passé ensemble, songea Quentin. Tous trois n'avaient que dix-sept ans, mais il avait l'impression de connaître James et Julia depuis une éternité. Le système scolaire de Brooklyn sélectionnait les meilleurs élèves afin de les regrouper, puis séparait les authentiques génies des simplement doués afin de les regrouper à leur tour, de sorte qu'ils n'avaient cessé de se croiser depuis l'école élémentaire, participant aux mêmes concours d'éloquence, aux mêmes épreuves régionales de latin et aux mêmes cours de mathématiques avancées. La crème des *nerds*. À présent qu'ils entamaient leur terminale, Quentin connaissait James et Julia mieux que quiconque, y compris ses parents, et la réciproque était vraie. Chacun savait ce que les deux autres allaient dire avant même qu'ils aient ouvert la bouche. Tous ceux qui pouvaient coucher ensemble l'avaient déjà fait. Et jamais Julia – rousse, rêveuse et pâle, virtuose du hautbois et de la physique –, jamais Julia ne coucherait avec Quentin.

Quoique grand et mince, il avait l'habitude de se voûter comme pour mieux encaisser les coups que les cieux lui asséneraient tôt ou tard, des coups dont les grands de ce monde étaient en toute logique les premières victimes. Ses cheveux longs gelaient par paquets. Il aurait dû prendre le temps de les sécher après la gym, surtout compte tenu de son entretien, mais il n'en avait rien fait, pour une raison qui lui échappait – peut-être était-il d'humeur à saboter le coup. Le ciel gris et bas était lourd de menaces de neige. Aux yeux de Quentin, le monde dispensait à sa seule intention de petites scènes de misère : les corbeaux perchés sur les fils électriques, les crottes de chien sur le bitume, les papiers gras emportés par le vent, les feuilles de chêne trempées et racornies que voitures et piétons profanaient d'innombrables façons.

— Bon Dieu, j'ai mal au ventre, dit James. J'ai trop mangé. Pourquoi je mange toujours trop ?

— Parce que tu es un porc vorace ? suggéra Julia sur un ton enjoué. Parce que tu en as marre de voir tes pieds ? Parce que tu cherches à maquer ton ventre et ton pénis ?

James croisa les doigts sur sa nuque, les plantant dans ses cheveux châains ondulés, ouvrit grand son manteau de cachemire beige au vent de novembre et poussa un rot tonitruant. Le froid ne l'affectait pas. Quentin avait froid tout le temps, comme s'il vivait piégé dans un hiver personnel.

James entonna une chanson, sur un air à mi-chemin entre la comptine et le cantique de Noël :

*Au temps jadis, il était un garçon  
Jeune et fort et brave – oh-oh !  
L'épée à la main, sur son étalon,  
On l'appelait Dave – oh-oh !*

— Doux Jésus ! s'écria Julia. Arrête ça !

James avait écrit cette rengaine cinq ans plus tôt, pour l'interpréter lors d'un concours de chant au collège. Il aimait la reprendre de temps à autre ; à présent, ils la connaissaient tous par cœur. Julia lui donna une bourrade qui l'envoya emboutir une poubelle, mais il ne cessa pas de chanter pour autant, et, passant à la vitesse supérieure, elle lui chipa sa casquette pour lui taper sur la tête.

— Mes cheveux ! Moi qui les avais si bien peignés en vue de l'entretien !

King James, songea Quentin. *Le roi s'amuse*\*.

— J'ai horreur de pourrir l'ambiance, dit-il, mais on n'a plus que deux minutes.

— Grand Dieu, grand Dieu ! pépia Julia. La duchesse ! Nous allons être en retard !

Je devrais être heureux, se dit Quentin. Je suis jeune, vivant et en bonne santé. J'ai de bons amis. J'ai des parents pas trop

\* En français dans le texte, comme tous les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

cinglés – papa, éditeur d'ouvrages médicaux, et maman, dessinatrice publicitaire et artiste peintre frustrée. Je suis un pilier de la classe moyenne, plus que moyenne. Mes notes sont plus élevées que le commun des mortels ne saurait le concevoir.

Mais tandis qu'il arpentait la Cinquième Avenue, vêtu d'un costume gris et d'un manteau noir expressément choisis pour l'entretien, Quentin se savait malheureux. Pourquoi donc ? Il avait réuni avec soin tous les ingrédients du bonheur. Il avait accompli tous les rituels, prononcé toutes les formules, allumé tous les cierges, effectué tous les sacrifices nécessaires. Mais le bonheur, tel un esprit rétif, refusait de venir à lui. Il ne savait plus que faire.

Toujours sur les talons de James et Julia, il passa devant des bodegas, des laveries automatiques, des boutiques branchées, des magasins de téléphonie aux enluminures de néon, un bar où des vieillards commençaient à boire dès quatre heures moins le quart, un centre des vétérans des forces armées à la façade de brique et au trottoir encombré de meubles de jardin en plastique. Tout cela ne faisait que confirmer son sentiment, à savoir que sa vie, sa vraie vie, celle qu'il aurait dû vivre, s'était égarée suite à quelque erreur de la bureaucratie cosmique. Il ne pouvait s'agir de celle qu'il vivait. Sa vraie vie avait été attribuée à quelqu'un d'autre, quelque part, et il avait eu droit à cette vie de merde.

Peut-être qu'il trouverait sa vraie vie à Princeton. Il refit le tour de magie dans sa poche.

— Quentin, est-ce que tu tripotes ta quéquette ? demanda James.

Quentin rougit.

— Non, je ne tripote pas ma quéquette.

— Tu n'as pas à en avoir honte, lâcha James en lui tapant sur l'épaule. Ça éclaircit les idées.

Le vent transperçait le mince tissu du costume gris de Quentin, mais il refusait de boutonner son manteau. Il laissa la

bise souffler sur lui. Aucune importance ; de toute façon, il n'était plus vraiment là.

Il était à Fillory.

« Les Chroniques de Fillory » sont une série de cinq romans écrits par Christopher Plover et publiés en Angleterre durant les années 1930. Elle raconte les aventures des cinq enfants Chatwin dans un pays enchanté, qu'ils découvrent durant leurs vacances à la campagne chez leur tante chic et excentrique. Il ne s'agit pas de vraies vacances, bien entendu : leur père combat à Passchendaele, où il patauge dans la boue et le sang, et leur mère est traitée dans un hôpital pour une mystérieuse affection, sans doute de nature psychologique, ce qui explique qu'on les ait expédiés à la campagne.

Mais ces malheureux événements sont confinés à l'arrière-plan. Ce qui importe, c'est que chaque été, pendant trois ans, les enfants quittent leurs écoles et pensions respectives pour retourner en Cornouailles et y retrouver le chemin du monde secret de Fillory, où ils vivent des aventures, explorent des terres magiques et défendent les paisibles habitants du pays contre les multiples forces qui les menacent. La plus étrange et la plus acharnée de ces forces est une femme voilée connue sous le seul nom de la Rouageuse, dont les enchantements horlogers menacent de figer le cours du temps, piégeant ainsi l'ensemble de Fillory à cinq heures de l'après-midi par une sinistre journée pluvieuse de la fin septembre.

Comme la plupart des gens, Quentin avait lu « Les Chroniques de Fillory » à l'école élémentaire. Mais contrairement à la plupart – James et Julia, par exemple –, il ne s'en était pas vraiment remis. C'était dans leurs pages qu'il se réfugiait quand il ne supportait plus le monde réel. C'est-à-dire assez souvent. (« Les Chroniques de Fillory » le consolaient de ne pas être aimé de Julia, mais c'était à cause d'elles, entre autres raisons, que Julia

ne l'aimait pas.) Et, à vrai dire, il se dégageait de ces livres un fort parfum de nursery anglaise et Quentin se sentait gêné quand il relisait les passages consacrés au Cheval Douillet, un gigantesque équidé affectueux qui trottait la nuit autour de Fillory sur ses sabots de velours, une monture au dos si large qu'on pouvait s'y endormir.

Mais Fillory recelait aussi une vérité plus séduisante, plus dangereuse, qui empêchait Quentin de s'en détacher. Il aurait juré que le véritable sujet de ces livres – surtout le premier, *Le Monde dans les murs* – était la lecture elle-même. Lorsque l'aîné des Chatwin, le mélancolique Martin, ouvre la grande horloge tapie au fond d'un couloir sombre dans la maison de sa tante et pénètre dans Fillory (Quentin l'imaginait toujours écartant le balancier comme s'il s'agissait de la lnette d'une monstrueuse gorge), c'est pareil que s'il ouvrait un livre, mais un livre qui tiendrait toutes les promesses que les livres ordinaires ne tiennent jamais, c'est-à-dire vous faire évader du réel pour vous emmener dans un monde meilleur.

L'univers que découvre Martin entre les murs de la maison de sa tante est un monde magique et crépusculaire, un paysage en noir et blanc aussi net qu'une page imprimée, avec des champs d'herbe rase et des collines hachurées par d'antiques murs de pierre. À Fillory, il y a une éclipse tous les jours à midi et les saisons durent parfois un siècle. Les arbres dénudés griffent le ciel. Les mers vert pâle sont bordées d'étroites plages blanches faites de débris de coquillages. À Fillory, les choses ont une importance qu'elles n'ont pas dans ce monde. À Fillory, on éprouve des émotions appropriées aux événements. Le bonheur est un but véritable, accessible. Il vient quand on l'invoque. Ou plutôt : il n'est jamais parti.

Ils se tenaient face à la maison. Le quartier était devenu plus bourgeois, avec des trottoirs larges et plantés d'arbres. C'était

une maison en brique, la seule à ne pas avoir de bâtiment mitoyen dans cette rue où l'espace était cher. Elle était connue pour avoir joué un rôle dans la bataille de Brooklyn, de sinistre mémoire. On aurait juré qu'elle reprochait aux voitures et aux feux rouges de profaner son glorieux passé.

S'ils s'étaient trouvés dans les Chroniques – songea Quentin, juste pour mémoire –, cette maison aurait abrité un passage secret donnant sur un autre monde. L'occupant des lieux, un vieillard doux et excentrique, aurait lâché des remarques énigmatiques et, dès qu'il aurait eu le dos tourné, Quentin serait tombé sur une mystérieuse armoire ou un monte-plats enchanté, grâce auquel il aurait découvert, le cœur battant, un autre monde tout neuf.

Mais ils ne se trouvaient pas dans les Chroniques.

— Bien, fit Julia. Envoie-le en Hadès.

Son manteau de serge bleu au col rond la faisait ressembler à une écolière française.

— Rendez-vous à la bibliothèque, peut-être.

— Courage !

Ils entrechoquèrent leurs poings. Elle baissa les yeux, un peu gênée. Elle connaissait ses sentiments et il le savait, et il n'y avait rien d'autre à dire. Il feignit d'être fasciné par une voiture qui passait pendant qu'elle embrassait James – elle lui posa une main sur le torse et leva un pied à la façon d'une starlette de jadis – puis les deux garçons s'avancèrent sur l'allée cimentée menant à la porte. James passa le bras autour des épaules de Quentin.

— Je sais ce que tu penses, Quentin, dit-il d'un ton bourru.

Quentin était le plus grand, mais James le plus costaud, et il déséquilibra légèrement son camarade.

— Tu penses que personne ne te comprend. Mais je te comprends, moi, dit-il en lui serrant l'épaule d'une façon presque paternelle. Je suis le seul à te comprendre.

Quentin se tut. On pouvait certes envier James, mais on ne pouvait le haïr, car, en plus d'être beau et intelligent, il était aussi

bon et affectueux. Plus que toute autre personne en ce monde, James lui faisait penser à Martin Chatwin. Mais si James était un Chatwin, qu'est-ce que ça faisait de Quentin ? Le seul problème quand on était un proche de James, c'était que le rôle de héros lui était toujours dévolu. Et qu'est-ce que ça faisait de vous ? Un faire-valoir ou un méchant.

Quentin actionna la sonnette. Un grelot étouffé résonna quelque part dans les profondeurs de la maison enténébrée. Une sonnette analogique de l'ancien temps. Il récita mentalement la liste de ses activités extrascolaires, de ses objectifs personnels, *et cætera*. Il s'était préparé sur tous les fronts en vue de cet entretien, exception faite de ses cheveux mouillés, mais à présent que le fruit de ses préparatifs était près d'être cueilli, voilà qu'il avait perdu l'appétit. Cela ne le surprenait pas. Il avait l'habitude de voir ses entreprises tomber ainsi à plat, de constater qu'un objectif donné cessait de l'intéresser alors même qu'il avait tout fait pour y parvenir. Cela lui arrivait tout le temps. Il s'agissait d'une des rares certitudes de son existence.

L'entrée était gardée par une porte grillagée de type banlieusard tout à fait banale. Elle était flanquée de massifs de terre noire où, contre toute logique, des zinnias violets et orangés fleurissaient encore. Bizarre, songea machinalement Quentin, que ces fleurs prospèrent en novembre. Il rétracta ses mains nues dans les manches de son manteau et en glissa les extrémités sous ses aisselles. La froidure appelait la neige, mais ce fut la pluie qui se mit à tomber.

Cinq minutes plus tard, il pleuvait toujours. Quentin toqua à la porte une nouvelle fois puis la poussa doucement. Elle s'entrouvrit d'un rien et une vague d'air chaud déferla sur lui. L'odeur accueillante et fruitée d'une maison inconnue.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-il.

James et lui échangèrent un regard. Il ouvrit la porte en grand.

— Donne-lui encore une minute, conseilla James.

— Quel genre de type peut faire ça pendant ses loisirs ? demanda Quentin. C'est peut-être un pédophile.

Le vestibule était sombre et silencieux, son sol recouvert d'un tapis moelleux. James pressa une nouvelle fois la sonnette. Aucune réponse.

— J'ai l'impression qu'il n'y a personne, dit Quentin.

Voyant que James n'entraît toujours pas, il eut envie de pousser plus loin. Si la personne chargée de l'entretien se révélait être le gardien du royaume magique de Fillory, il aurait été plus inspiré de mettre des chaussures de randonnée.

Un escalier menait à l'étage. À gauche, une salle à manger qui ne semblait pas servir très souvent ; à droite, un salon douillet, avec des fauteuils de cuir et une armoire en bois sculpté placée dans un coin. Intéressant. Une antique carte marine plus grande que lui, avec en médaillon une rose des vents hérissée de pointes, occupait la moitié d'un mur. Il palpa les cloisons en quête d'un interrupteur. Dans un angle se trouvait une chaise en osier, mais il n'osa pas s'y asseoir.

Tous les rideaux étaient tirés. La qualité des ténèbres évoquait la nuit noire plutôt que l'intérieur d'une maison, comme si le soleil venait de se coucher ou de subir une éclipse dès que Quentin avait franchi le seuil. Il s'avança au ralenti dans le salon. Il allait ressortir et téléphoner. Dans une minute. Mais il tenait d'abord à jeter un coup d'œil. Les ténèbres lui faisaient l'effet d'un nuage chargé d'électricité qui l'aurait soudain enveloppé.

L'armoire était si grande qu'on aurait pu entrer dedans. Il posa une main sur son petit loquet en bronze. La porte n'était pas fermée. Ses doigts se mirent à trembler. *Le roi s'amuse*\*. Il ne put se retenir. On aurait dit que le monde tournoyait autour de lui, comme si sa vie tout entière l'avait conduit à cet instant.

C'était une armoire à liqueurs. Une grosse armoire, contenant l'équivalent d'un bar. Quentin glissa la main entre les bouteilles cliquetantes et palpa la cloison en contreplaqué, juste pour vérifier. Elle était solide. Rien de magique là-dedans. Il referma

la porte, sentant son visage s'empourprer dans les ténèbres. Ce fut seulement lorsqu'il parcourut la pièce du regard pour s'assurer que personne ne l'observait qu'il aperçut le cadavre gisant sur le plancher.

Un quart d'heure plus tard, le vestibule était rempli de gens des plus actifs. Assis sur la chaise en osier, Quentin avait l'impression de participer aux funérailles d'une personne qui lui était inconnue. Il gardait la nuque collée au mur frais et solide, le seul lien qui le reliait encore à la raison et à la réalité. James se tenait à ses côtés. Il ne savait que faire de ses mains. Les deux garçons évitaient de se regarder.

Le vieillard gisait sur le dos. Son ventre formait une sphère de belle taille, ses cheveux une crinière grise à la Einstein. Trois ambulanciers se pressaient autour de lui, deux hommes et une femme. Cette dernière était d'une beauté désarmante, presque déplacée – sa présence dans une scène pareille suggérait l'erreur de casting. Si les trois ambulanciers s'affairaient, leur diligence n'avait rien à voir avec celle que l'on connaît aux spécialistes des urgences. Selon toute évidence, toute tentative de réanimation était vouée à l'échec. Ils échangeaient des murmures et rangeaient leurs instruments, arrachant les pansements posés et jetant les seringues usagées dans un conteneur prévu à cet effet.

D'un geste trahissant une longue pratique, l'un d'eux désintuba le cadavre. Le vieillard avait la bouche grande ouverte et Quentin distinguait nettement sa langue grise. Il sentait une odeur ténue qu'il se refusait à reconnaître comme celle de la merde.

— C'est grave, dit James pour la énième fois.

— Oui, fit Quentin d'une voix étouffée. Très grave.

Ses lèvres et son palais semblaient engourdis.

S'il demeurait immobile, nul ne pourrait l'impliquer davantage dans cette histoire. Il s'efforça de respirer lentement et de

ne pas bouger d'un pouce. Il regardait droit devant lui, refusant de se focaliser sur ce qui se passait dans le salon. S'il se tournait vers James, il le savait, ce serait pour découvrir le reflet multiplié à l'infini de la panique qui l'habitait, et cela ne déboucherait sur rien. Il se demanda quand ils seraient autorisés à partir. Un indéfectible sentiment de honte l'habitait, car il se jugeait responsable de la mort de cet homme, vu qu'il était entré chez lui sans y avoir été invité.

— Je n'aurais pas dû le traiter de pédophile, dit-il à haute voix. C'était mal.

— Très mal, renchérit James.

Ils parlaient à voix basse, comme si c'était la première fois qu'ils pratiquaient la langue anglaise.

L'infirmière se redressa, cessant de dispenser ses soins au cadavre. Quentin la regarda s'étirer, les mains pressées sur les lombaires, pencher la tête d'un côté puis de l'autre. Elle se dirigea vers eux tout en ôtant ses gants de caoutchouc.

— Eh bien, il est mort ! déclara-t-elle d'une voix joviale.

À en juger par son accent, elle était anglaise.

Quentin s'éclaircit la gorge pour mieux déglutir. La femme jeta ses gants dans une corbeille à l'autre bout de la pièce.

— Que lui est-il arrivé ?

— Hémorragie cérébrale. La meilleure façon de partir, si on doit partir. Ce qui était son cas. Il devait picoler pas mal.

Elle fit mine de boire au goulot.

Ses joues étaient encore rougies par l'effort. Elle devait avoir vingt-cinq ans tout au plus et portait une chemisette bleue soigneusement repassée, dont l'un des boutons différait des autres : une hôtesse de l'air dans un vol à destination de l'enfer. Quentin regretta qu'elle soit aussi séduisante. Il est tellement plus facile de gérer les laiderons – on n'a pas à craindre de les découvrir inaccessibles. Mais elle était jolie. Mince, le teint pâle, le visage avenant, avec des lèvres épaisses incroyablement sexy.

— Eh bien... (Quentin ne savait pas quoi dire.) Je suis désolé.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle. C'est vous qui l'avez tué ?

— J'étais venu passer un entretien. Il recevait les candidats à Princeton pour les interroger.

— Pourquoi vous souciez-vous de son sort, dans ce cas ?

Quentin hésita. Peut-être s'était-il mépris sur la teneur de cette conversation. Il se leva, ce qu'il aurait dû faire dès qu'elle s'était approchée de lui. Il était bien plus grand qu'elle. Même en de telles circonstances, se dit-il, cette infirmière faisait montre d'une attitude un rien déplacée. Elle n'était pas médecin, après tout. Il aurait voulu lire son nom sur son badge, à condition qu'elle en ait un, mais il ne tenait pas à être surpris en train de reluquer ses seins.

— Je ne me soucie pas spécialement de lui, déclara-t-il prudemment, mais, sur le plan abstrait, j'accorde une certaine valeur à la vie humaine. Donc, bien que je n'aie pas connu cet homme, je crois pouvoir affirmer que je suis désolé de son décès.

— Et si nous avons affaire à un monstre ? Peut-être que c'était bien un pédophile ?

Elle l'avait entendu.

— Peut-être. Et peut-être était-ce un brave homme. Voire carrément un saint.

— Peut-être.

— Vous devez passer beaucoup de temps auprès des morts.

Du coin de l'œil, il perçut l'air ahuri qu'affichait James en entendant ce dialogue.

— Eh bien, nous sommes censés les maintenir en vie. Du moins, c'est ce qu'on nous dit.

— Ça doit être dur.

— Les morts nous causent moins de problèmes que les vivants.

— Ils sont moins remuants.

— Exactement.

Son regard n'était pas tout à fait assorti à ses propos. Elle l'étudiait avec attention.

— Écoutez, intervint James, nous ferions mieux de partir.

— Pourquoi êtes-vous si pressés ?

Elle gardait les yeux rivés à Quentin. Contrairement au reste de l'humanité ou presque, elle semblait s'intéresser à lui plutôt qu'à James.

— Vous savez, reprit-elle, j'ai l'impression que cet homme a laissé quelque chose pour vous.

Elle ramassa sur une table au plateau de marbre deux grandes enveloppes en papier kraft. Quentin plissa le front.

— Ça m'étonnerait, dit-il.

— Nous ferions mieux de partir, répéta James.

— Vous l'avez déjà dit, répliqua l'infirmière.

James ouvrit la porte. L'air froid procura à Quentin un choc salutaire. Il semblait réel. C'était exactement ce qu'il lui fallait : un peu plus de réalité. Et un peu moins du reste, quoi que ce soit.

— Je parle sérieusement, insista l'infirmière. Vous devriez prendre ceci. Ça a l'air important.

Elle refusait de détacher ses yeux de lui. Autour d'eux, le jour paraissait figé. Il faisait froid et humide sur le perron, et dix mètres à peine le séparaient d'un cadavre.

— Écoutez, il faut qu'on y aille, disait James. Merci encore. Je suis sûr que vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir.

Les cheveux noirs de la jolie infirmière étaient réunis en deux lourdes tresses. Elle portait une bague d'un jaune étincelant et une montre en argent d'aspect antique. Son nez comme son menton étaient fins et pointus. Un ange de la mort, beau, pâle et mince, qui brandissait deux enveloppes en papier kraft où leurs noms étaient gribouillés au feutre. Sans doute des rapports scolaires et des évaluations confidentielles. Pour une raison indéter-

minée, peut-être parce qu'il savait que James n'en ferait rien, Quentin prit celle où figurait son nom.

— Très bien ! Adieu ! chantonna l'infirmière.

Elle fit une pirouette, rentra dans la maison et referma la porte. Les deux garçons se retrouvèrent seuls sur le perron.

— Eh bien ! fit James.

Il inspira par le nez et expira avec vivacité.

Quentin opina comme s'il approuvait son propos. Ils descendirent lentement l'allée pour regagner le trottoir. Il était toujours étourdi. Il n'avait pas envie de discuter avec James.

— Écoute, dit ce dernier, tu n'aurais pas dû accepter cette enveloppe.

— Je sais.

— Il est encore temps de la rapporter, tu sais. Je veux dire... S'ils s'en apercevaient ?

— Comment le pourraient-ils ?

— Je ne sais pas.

— Qui sait ce qu'elle contient ? Ça pourrait m'être utile.

— Ouais... quel coup de pot que ce type ait clamsé, pas vrai ? lança James d'une voix agacée.

Ils marchèrent en silence jusqu'au carrefour le plus proche, aussi fâchés l'un que l'autre mais refusant de l'admettre. Le trottoir était glissant, le ciel lourd de nuages blancs. Quentin savait qu'il n'aurait pas dû accepter l'enveloppe. Il était furieux contre lui-même, mais aussi contre James, qui avait refusé la sienne.

— Je te laisse, lui dit James. Il faut que je retrouve Julia à la bibliothèque.

— D'accord.

Ils échangèrent une poignée de main un peu raide. Comme s'ils se séparaient pour toujours. Quentin s'éloigna d'un pas lent dans la 1<sup>re</sup> Rue. Un homme était mort dans la maison dont il sortait. Il était encore dans un rêve. Il prit conscience – à sa grande honte – qu'il était soulagé d'avoir échappé à la corvée de l'entretien organisé par Princeton.

Le jour s'assombrissait. Déjà le soleil s'effaçait derrière la chape de nuages gris qui surplombait Brooklyn. Pour la première fois depuis une bonne heure, il pensa à tout ce qu'il devait encore faire ce jour-là : son problème de physique, sa dissertation d'histoire, ses courriels, sa vaisselle, sa lessive. Le poids de ces corvées le faisait redescendre vers le puits gravitationnel du monde ordinaire. Il allait devoir expliquer l'incident à ses parents et ceux-ci, d'une façon qu'il lui était impossible de comprendre, par conséquent de réfuter, lui donneraient l'impression qu'il était en faute. Les choses reviendraient à la normale. Il pensa aux retrouvailles de James et Julia à la bibliothèque. Elle bossait sans doute sur le mémoire portant sur la civilisation occidentale qu'elle devait rendre à M. Karras, un travail de six semaines qu'elle expédierait en deux jours et deux nuits blanches. Bien qu'il ait ardemment désiré la posséder, jamais il ne parvenait à imaginer les moyens de la conquérir. Le plus vraisemblable de ses fantasmes voyait James mourir de façon indolore et inopinée, ce qui précipitait dans ses bras une Julia éplorée.

Sans cesser de marcher, Quentin tira sur le fil rouge qui fermait l'enveloppe. Il vit tout de suite qu'elle ne contenait ni des bulletins ni aucun document officiel. C'était un carnet de notes qu'il avait dans les mains. Il lui parut d'un âge avancé, avec ses coins polis par l'usage, sa couverture fatiguée.

Sur la première page, il y avait ces mots, rédigés à l'encre :

*Les Magiciens*

Livre sixième des « Chroniques de Fillory »

L'encre était brunie par les ans. Pour ce qu'en savait Quentin, jamais Christopher Plover n'avait écrit un roman intitulé *Les Magiciens*. Et, comme le sait tout *nerd* qui se respecte, les Chroniques ne comportent que cinq volumes.

Lorsqu'il tourna la page, une feuille de papier pliée en deux tomba du carnet et fut emportée par le vent. Après s'être collée à une clôture grillagée, elle s'envola une nouvelle fois.

Il y avait non loin de là un jardin collectif, une parcelle triangulaire trop étroite et trop irrégulière pour intéresser les promoteurs immobiliers. Comme son attribution faisait l'objet d'un litige, des habitants du quartier s'en étaient emparés quelques années plus tôt, évacuant le sable acide de son sol pour le remplacer par un terreau fertile provenant de la campagne au nord de New York. Pendant un temps, ils y avaient cultivé des citrouilles, des tomates et des fleurs en bulbes, aménageant parmi les plants de charmants jardins japonais ; mais, depuis quelques mois, ils négligeaient leurs cultures et les mauvaises herbes commençaient à les supplanter. Elles envahissaient la totalité des lieux et triomphaient sans peine de leurs fragiles cousines exotiques. C'était dans ce terrain vague que le bout de papier avait disparu.

En cette saison, toutes les plantes étaient mortes ou mourantes, y compris les herbes folles, et Quentin en avait jusqu'à la ceinture lorsqu'il pénétra parmi elles ; son pantalon en cueillit des brins au passage tandis que les éclats de verre crissaient sous ses souliers de cuir. Une idée lui traversa l'esprit : sur ce bout de papier était peut-être griffonné le téléphone de l'infirmière. La parcelle était étroite mais étonnamment longue. Elle contenait trois ou quatre arbres de belle taille et, plus il s'avançait, plus elle se faisait sombre et touffue.

Il entrevit le bout de papier, plaqué au sommet d'une tonnelle croulant sous le lierre desséché. S'il ne se dépêchait pas, le vent risquait de l'emporter par-delà la clôture. Son mobile sonna : un appel de son père. Quentin l'ignora. Du coin de l'œil, il crut apercevoir un grand objet pâle qui s'envolait derrière les fougères, mais, quand il tourna la tête, il ne vit rien alentour. Il passa devant des cadavres de glaïeuls, de pétunias, de tournesols et d'églantiers – tiges raides et cassantes, fleurs figées par la mort en d'étranges dentelles.

Il aurait dû déboucher sur la 7<sup>e</sup> Avenue depuis un bon moment, se dit-il. Il alla de l'avant, s'immergeant dans une flore

sans doute toxique. Une bonne réaction urticante, c'était exactement ce qu'il lui fallait. Étrange de voir que parmi toute cette végétation desséchée pointaient encore quelques brins d'herbe verte, tirant leur subsistance d'une source inconnue. Il sentit un doux parfum dans l'atmosphère.

Il fit halte. Soudain, tout était silence. Plus de klaxons, plus d'autoradios, plus de sirènes. Son mobile avait cessé de sonner. Le froid était glacial et ses doigts s'engourdisaient. Continuer ou faire demi-tour ? Il s'enfonça dans une haie, fermant les yeux et grimaçant sous l'assaut des branches piquantes. Il trébucha sur quelque chose, sans doute une pierre. Il fut pris d'une subite nausée. Il transpirait.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouvait au bord d'une immense étendue d'herbe verte parfaitement plane et entourée d'arbres. Le parfum du gazon était étourdissant. Les rayons du soleil lui chauffaient le visage.

Mais le soleil ne se trouvait pas à la bonne hauteur. Et où diable étaient passés les nuages ? Le ciel était d'un azur aveuglant. Son oreille interne gîtait dangereusement. Il retint son souffle pendant quelques secondes puis expectora une bouffée d'air hivernal et inspira un air chaud estival. Et chargé de pollen. Il éternua.

Au loin, par-delà la vaste pelouse, se trouvait une grande maison aux murs couleur de miel et au toit gris ardoise, ornée de cheminées, de pignons, de tourelles et d'avant-toits. En son centre, la dominante de toute sa hauteur, se dressait une tour d'horloge qui lui apparut comme déplacée dans une propriété privée. L'horloge était de style vénitien, avec une seule aiguille faisant le tour d'un cadran portant vingt-quatre nombres écrits en chiffres romains. L'une des ailes du bâtiment était surmontée d'une coupole vert-de-grisée qui abritait sûrement un observatoire. L'espace séparant la maison de la pelouse était occupé par un paysage accueillant de terrasses, de buissons épineux, de haies et de fontaines.

S'il restait sans bouger durant quelques secondes, tout reviendrait à la normale, il en était sûr. Était-il victime d'une crise symptomatique d'une maladie neurologique ? Il jeta un regard prudent derrière lui. Aucun signe du terrain vague. Il ne voyait qu'un bosquet de grands chênes, l'avant-garde de ce qui ressemblait à une forêt de taille respectable. Un filet de sueur coula le long de ses côtes depuis son aisselle gauche. Comme il faisait chaud !

Quentin laissa choir son sac à dos et ôta son manteau d'un haussement d'épaules. Un oiseau rompit le silence d'un pépie-ment languide. À vingt pas de là, un grand adolescent maigre était adossé à un arbre ; il fumait une cigarette et le regardait faire.

Il avait à peu près son âge. Il était vêtu d'une chemise à col dur ornée de fines rayures roses. Apparemment indifférent à Quentin, il tira sur sa cigarette et exhala un nuage de fumée. La chaleur ne semblait pas l'affecter.

— Hé ! fit Quentin.

L'autre se tourna dans sa direction. Il leva le menton comme pour le saluer mais ne répondit pas.

Quentin se dirigea vers lui, d'une démarche aussi nonchalante que possible. Il ne tenait pas à avoir l'air d'un type ne comprenant pas ce qui lui arrive. Même débarrassé de son manteau, il transpirait à grosses gouttes. Il se sentait dans la peau d'un explorateur anglais cherchant à impressionner un aborigène sceptique. Mais il devait en avoir le cœur net.

— Est-ce qu'on est... (Quentin s'éclaircit la gorge.) Est-ce qu'on est à Fillory ?

Il plissa les yeux pour ne pas être ébloui.

Le jeune homme considéra Quentin d'un air grave. Il tira une nouvelle bouffée de sa cigarette ; puis il exhala la fumée en secouant la tête.

— Nan, répondit-il. On est dans l'État de New York.